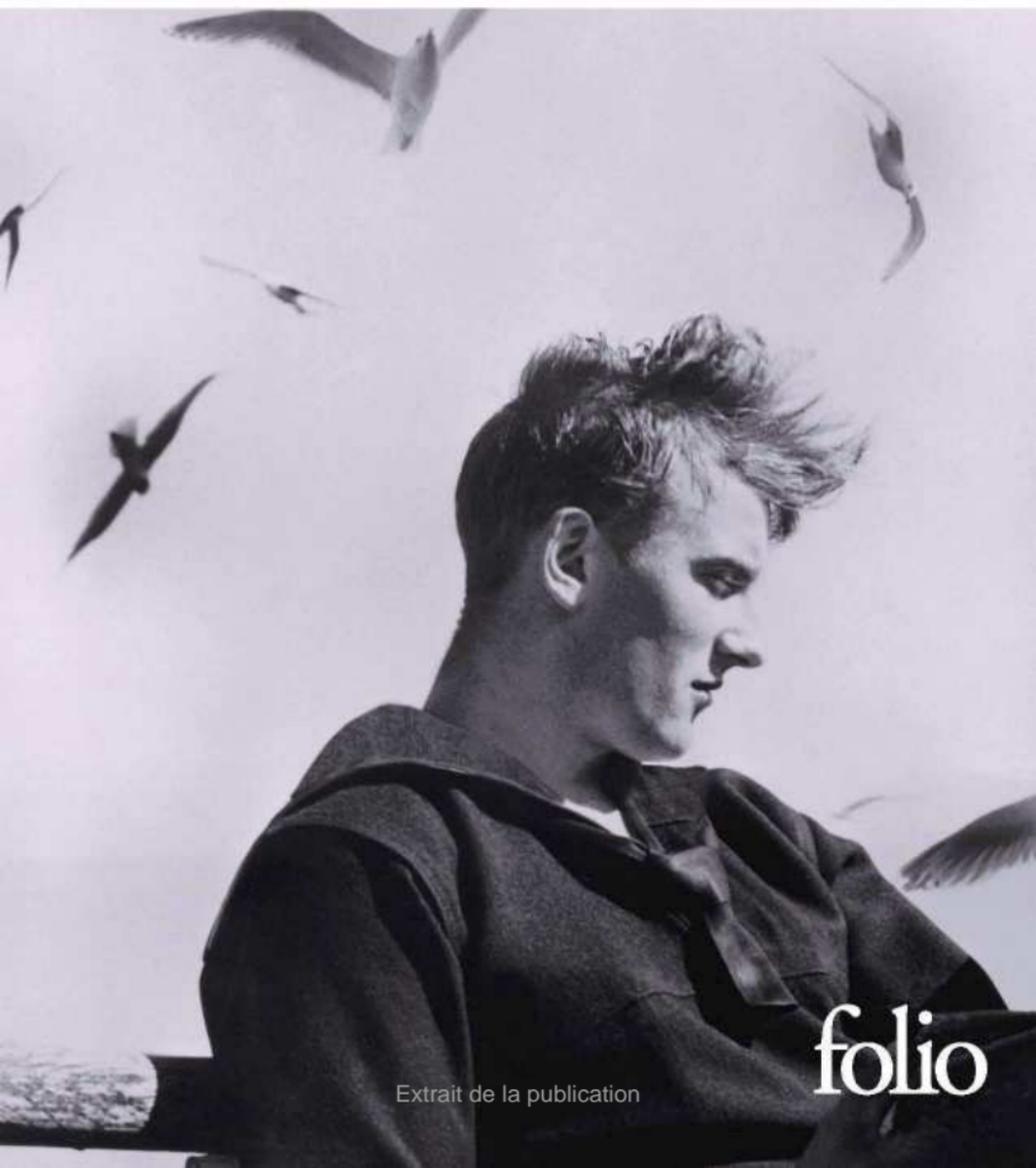


# Jón Kalman Stefánsson

Entre ciel et terre



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Jón Kalman Stefánsson

# Entre ciel et terre

*Traduit de l'islandais  
par Éric Boury*

Gallimard

Extrait de la publication

*Titre original :*

HIMNARÍKI OG HELVÍTI

© *Jón Kalman Stefánsson, 2007.*

© *Éditions Gallimard, 2010, pour la traduction française.*

Extrait de la publication

Jón Kalman Stefánsson, né à Reykjavík en 1963, est poète, romancier et traducteur. Son œuvre a reçu les plus hautes distinctions littéraires de son pays, où il figure parmi les auteurs islandais les plus importants. *Entre ciel et terre* est son premier roman traduit en français.



*Cette histoire est dédiée aux deux sœurs  
Bergljót K. Þráinsdóttir (1938-1969)  
et Jóhanna Þráinsdóttir (1940-2005)*



*Nous sommes presque  
uniquement constitués de ténèbres*



*Les montagnes en surplomb dominent la vie, la mort ainsi que ces maisons blotties sur la langue de terre. Nous vivons au fond d'une cuvette : le jour s'écoule, le soir se pose ; elle s'emplit lentement de ténèbres, puis les étoiles s'allument au-dessus de nos têtes où elles scintillent éternellement, comme porteuses d'un message urgent, mais lequel et de qui ? Que veulent-elles de nous et peut-être surtout : que voulons-nous d'elles ?*

*Peu de vestiges évoquent à présent en nous la lumière. Nous sommes nettement plus proches des ténèbres, nous ne sommes pour ainsi dire que ténèbres, tout ce qui nous reste, ce sont les souvenirs et aussi l'espoir qui s'est pourtant affadi, qui continue de pâlir et ressemblera bientôt à une étoile éteinte, à un bloc de roche lugubre. Pourtant, nous savons quelques petits riens à propos de la vie et quelques petits riens à propos de la mort : nous avons parcouru tout ce chemin pour te ravir et remuer le destin.*

*Nous allons te parler de gens qui vivaient en notre temps, soit il y a plus de cent ans, et ne sont guère*

*plus pour toi que des noms inscrits sur des croix inclinées ou des pierres tombales fissurées. D'une vie et de souvenirs qui ont disparu en vertu de l'implacable loi du temps. Et cela, nous allons le changer. Nos paroles sont telles des brigades de sauveteurs qui jamais ne renoncent à leur quête, leur but est d'arracher des événements passés et des vies éteintes au trou noir de l'oubli et cela n'a rien d'une petite entreprise, mais il se peut aussi qu'elles glanent en chemin quelques réponses et qu'elles nous délivrent de l'endroit où nous nous tenons avant qu'il ne soit trop tard. Contentons-nous de cela pour l'instant, nous t'envoyons ces mots, ces brigades de sauveteurs désemparées et éparses. Elles sont incertaines de leur rôle, toutes les boussoles sont hors d'usage, les cartes de géographie déchirées ou obsolètes, mais réserve-leur tout de même bon accueil. Ensuite, nous verrons bien.*

*Le gamin, la mer  
et le paradis perdu*



## I

C'était en ces années où, probablement, nous étions encore vivants. Mois de mars, un monde blanc de neige, toutefois pas entièrement. Ici la blancheur n'est jamais absolue, peu importe combien les flocons se déversent, que le froid et le gel collent le ciel à la mer et que le frimas s'infiltré au plus profond du cœur où les rêves élisent domicile, jamais le blanc ne remporte la victoire. Les ceintures rocheuses des montagnes s'en délestent aussitôt et affleurent, noires comme le charbon, à la surface de cet univers immaculé. Elles s'avancent, saillantes et sombres, au-dessus de la tête de Bárður et du gamin au moment où ceux-ci s'éloignent du Village de pêcheurs, notre commencement et notre fin, le centre de ce monde. Et ce centre du monde est dérisoire et fier. Ils avancent à vive allure — juvéniles jambes, feu qui flambe —, livrant également contre les ténèbres une course tout à fait bienvenue puisque l'existence humaine se résume à une course contre la noirceur du monde, les traîtrises, la cruauté, la lâcheté, une course qui paraît si souvent tellement désespérée, mais que nous livrons tout de même tant que l'espoir

subsiste. C'est pourtant d'une simple marche que Bárður et le gamin ont l'intention de se délester des ténèbres ou de l'obscurité du ciel pour arriver avant elles aux baraquements des pêcheurs. Parfois, ils marchent de front et c'est beaucoup mieux parce que des traces de pas posées les unes à côté des autres sont preuve de connivence et qu'alors la vie n'est pas aussi solitaire. Pourtant la route se résume bien souvent tout juste à un étroit sentier qui ondule comme un serpent gelé dans la neige, et alors le gamin doit fixer son regard sur l'arrière des chaussures de Bárður, le havresac en cuir qu'il porte sur son dos, sa touffe de cheveux noirs et sa tête solidement posée sur ses larges épaules. Par moments, ils traversent des rives rocheuses, s'avancent à petits pas sur des routes suspendues tout au bord des falaises, mais le pire est l'Ófæra, l'Infranchissable : une corde fixée à la roche, la pente glissante et friable de la montagne en surplomb, la paroi fuyante au-dessous d'eux et la mer verdâtre qui te happe et t'aspire : une chute de trente mètres. L'à-pic de la montagne s'élève à plus de six cents mètres et son sommet se perd dans les nuages. D'un côté, la mer, de l'autre, des montagnes vertigineuses comme le ciel : voilà toute notre histoire. Les autorités et les marchands règlent peut-être nos misérables jours, mais ce sont les montagnes et la mer qui règnent sur nos vies. Elles sont notre destin, tout du moins c'est ainsi que nous pensons parfois, et c'est évidemment aussi ce que tu ressentirais si tu t'étais réveillé et endormi des dizaines d'années durant au pied de ces mêmes montagnes, si ta poitrine s'était élevée et

affaissée au rythme du souffle de la mer sur nos barques fragiles. Il est peu de choses aussi belles que la mer par une magnifique journée ou par une nuit limpide, quand elle rêve et que le clair de lune est la somme de ses rêves. Pourtant, la mer n'a nulle beauté et nous la haïssons plus que tout quand elle élève ses vagues à des dizaines de mètres au-dessus de la barque, au moment où la déferlante la submerge et nous noie comme de misérables chiots, peu importe à quel point nous agitions nos bras, implorons Dieu et Jésus-Christ, elle nous noie comme de misérables chiots. Et là, tous sont égaux. Les crapules et les justes, les colosses et les mauviettes, les bienheureux et les affligés. On entend quelques cris, quelques mains s'agitent désespérément, puis c'est comme si nous n'avions jamais existé, le corps sans vie coule, le sang se refroidit à l'intérieur, les souvenirs s'effacent, des poissons viennent se coller à ces lèvres qui, embrassées hier, prononçaient les paroles essentielles; ils effleurent ces épaules qui portaient le benjamin et les yeux ne contemplent plus rien, posés au fond de l'eau. La mer est d'un bleu froid et jamais calme, un monstre gigantesque qui inspire, nous porte la plupart du temps, mais parfois se dérobe et alors, nous sombrons : l'histoire de l'homme n'est pas si complexe que cela.

Nous sortirons sûrement cette nuit, observe Bárður.

Ils viennent juste de dépasser l'Infranchissable, la corde ne s'est pas rompue, la montagne ne les a pas tués de ses jets de pierres. Ils regardent tous les deux la mer, lèvent leurs yeux vers le ciel d'où vient l'obscurité, la couleur bleue ne l'est plus tout à fait. Dans

l'air, un soupçon de soir, la rive d'en face est devenue plus floue, comme si elle avait reculé, qu'elle sombrait dans le lointain, cette rive presque entièrement blanche et qui doit son nom à la neige.

Il est temps, répond le gamin à Bárður, légèrement essoufflé par la marche. Deux heures qu'ils sont partis. Ils ont terminé leur café et leurs gâteaux à la Boulangerie allemande, se sont arrêtés en trois endroits avant de quitter le Village d'un pas martelé, deux heures d'une marche rendue pénible par la neige épaisse. Ils ont les pieds mouillés, évidemment qu'ils sont mouillés, nous l'étions constamment à cette époque-là, la mort aura soin de les sécher, rétorquaient les anciens si quelqu'un venait à se plaindre, parfois, les anciens ne savent vraiment pas grand-chose. Le gamin installe son havresac, lourd de ce dont nous ne pouvons nous passer, Bárður n'installe rien, il se borne à regarder, debout, et à siffloter une mélodie imprécise, il n'a pas l'air fatigué du tout, que le diable l'emporte, observe le gamin, je souffle comme un vieux chien et on dirait que tu n'as pas fait un seul pas aujourd'hui. Bárður le regarde et sourit en coin avec ses yeux sombres venus du Sud. Certains d'entre nous ont les yeux marron, des marins viennent jusqu'ici depuis des pays lointains et ce depuis des siècles, car la mer est un coffre empli d'or. Ils arrivent de France et d'Espagne, nombre d'entre eux ont les yeux noirs et certains laissent la couleur de ce regard auprès d'une femme avant de repartir, puis d'arriver chez eux ou bien de se noyer en route.

Oui, il est temps, convient Bárður, répétant les

paroles du gamin. Leur dernière sortie en mer remonte à deux semaines. D'abord, la tempête a soufflé du sud-ouest ; il a plu, la terre s'est tachetée de brun aux endroits où elle affleurerait sous la neige ; puis, le vent a tourné au nord et s'est abattu tel un fouet neigeux pendant des jours. Tempête, pluie et neige quatorze jours durant, pas une barque à la surface des flots et le poisson pour l'instant à l'abri de la menace de l'homme, dans le calme profond de la mer, où aucune tempête ne pénètre et où les seuls humains visibles sont les noyés. On peut dire des noyés diverses choses plus ou moins glorieuses, en tout cas, ils ne pêchent pas le moindre poisson, ils ne pêchent en réalité rien d'autre que le clair de lune posé à la surface de l'eau. Mais deux semaines et les hommes parfois incapables de se rendre d'un camp de pêcheurs à l'autre à cause de la tempête ; cette tempête hurlante qui a effacé tout paysage, brouillé les directions, le ciel, l'horizon et gommé jusqu'au temps lui-même ; on a depuis longtemps réparé ce qui devait l'être, accroché les hameçons, démêlé les lignes enchevêtrées, démêlé tous les enchevêtrements à l'exception de ceux attachés au cœur et au désir charnel. L'un est allé arpenter les plages à la recherche de moules en guise d'appât, d'autres consacrent leur temps à des travaux de menuiserie, entretiennent leurs vêtements de peau, mais les journées à terre peuvent être longues, elles s'étirent parfois jusqu'à l'infini. Le plus simple est de se distraire de l'attente par des jeux, de jouer encore et encore et de ne se lever que pour aller satisfaire ses besoins naturels, sortir dans le vent qui malmène et déposer

ses crottes entre des pierres de la plage — il en est pourtant certains qui sont tellement paresseux, ou peut-être si peu reluisants en leur for intérieur, qu'ils ne daignent pas descendre jusque là et défèquent juste à côté du baraquement. Puis, une fois rentrés, ils lancent au préfet : le travail t'attend, camarade ! Le gamin est le préfet du campement et doit, par conséquent, entretenir ses abords, il est le plus jeune, le moins robuste, il n'a pu défier personne à la lutte et la charge de préfet lui a échoué ; ainsi en va-t-il constamment dans la vie, ceux qui ne sont pas assez forts sont obligés de nettoyer la merde des autres. Deux longues semaines et, au moment où le temps s'est enfin apaisé, on dirait que le monde a repris forme, voyez, il y a là le ciel et, en effet, c'est bien vrai, la ligne d'horizon existe réellement ! Hier, la violence du vent est suffisamment retombée pour qu'ils puissent sortir enlever de la crique des pierres qui s'y sont accumulées. Ils y sont allés à douze, venus des deux baraques, en tout deux équipages, et ont trébuché les pierres que la mer a projetées dans la crique tapissée de petits cailloux sur lesquels les hommes vacillaient, s'éraflaient et saignaient, six heures d'un travail éreintant sur la plage glissante. Ce matin, le vent a tourné à l'ouest, une brise plutôt légère, mais la houle freine considérablement la navigation quand le vent souffle de l'ouest, c'est une chose terrible et cela vous fend presque le cœur de regarder cette mousse blanche qui vous freine alors que la mer est plutôt belle au large. C'est toutefois une consolation de penser que la morue se dérobe, qu'elle disparaît quand le vent souffle de l'ouest,

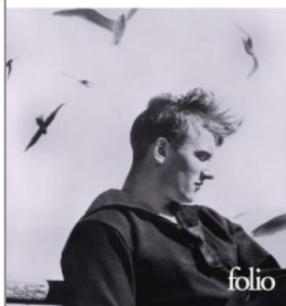
*Composition Graphic Hainaut  
et impression Novoprint  
à Barcelone, le 3 février 2011  
Dépôt légal : février 2011*

ISBN 978-2-07-044051-1/Imprimé en Espagne.

**178829**

**Jón Kalman  
Stefánsson**

Entre ciel et terre



# Entre ciel et terre

## Jón Kalman Stefánsson

Cette édition électronique du livre  
*Entre ciel et terre* de Jón Kalman Stefánsson  
a été réalisée le 30 septembre 2011  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070440511 - Numéro d'édition : 178829).

Code Sodis : N46067 - ISBN : 9782072422591

Numéro d'édition : 230700.